

Richard Abibon

Transferts de psychose

Sale attente	1
Un certificat de paternité noir sur blanc	6
La 9ème porte qui achève la construction du corps.....	10
Savoir (diagnostic) et réaction inconsciente.....	14
Les clefs du mystère féminin	15
Conclusion.....	17
Epilogue	18

Sale attente

Un rêve :

Une salle de torture ; au comptoir, on attend. De l'autre côté, des employés chargés de torturer les gens. Il est question d'une boucle de ceinture et de ce qu'ils vont faire. Ils sont un peu rigolards. Parmi eux, un jeune garçon porte un tablier, non pas celui d'un boucher comme on aurait pu s'y attendre, mais quelque chose de beaucoup plus sombre. Alors sur une scène arrive un monstre qui avance verticalement comme s'il était un homme très grand, blanc couvert de sphères blanches de la taille d'un ballon de football sur lequel il y a un trou rond comme une bouche. Je sais qu'à chaque fois, il va commencer par bouffer le zizi de sa victime. Accroché à chaque ballon de foot, un cadavre coincé à la verticale, la tête dodelinant au rythme des pas du monstre.

Une évocation d'homosexualité au milieu, mais c'est comme si c'était mortifère. Une fellation serait synonyme de mort. En effet les cadavres pendant sont comme autant de phallus vidés de leur substance. Si on se fait bouffer le phallus, c'est la mort d'icelui autant que la mort de l'être. Ça me fait immédiatement penser début de fellation régulièrement raconté par Patrick, l'un de mes analysants du dispensaire. Il y revient régulièrement, racontant cet épisode de son adolescence où, ayant fait un début de fellation à un camarade, il s'est arrêté au milieu, saisi par l'effroi devant son acte. En fait, c'est moi qui le restitue ainsi ; lui il en parle d'une voix calme. Je ne suis sûr, dans mon souvenir, que de ces mots « début de fellation ». Je ne peux plus me rappeler de ce qu'il dit ensuite pour expliquer la suspension de son acte.

Ça le fait donc penser qu'à la première occasion lorsqu'il en reparlera, il faudra que je me questionne là dessus. Moi, j'ai projeté « saisi par l'effroi », mais ce n'est pas forcément son sentiment à lui. Cet effroi, je le puise dans mon propre stock fantasmatique. Il est

possible que ce soit parce que mon inconscient, branché d'une façon ou d'une autre sur le sien, a détecté cela à mon insu. Il se peut aussi que ce soit pure projection de ma part.

Si j'en juge le début du rêve, il ne s'agit pas seulement de fellation, mais du sadisme le plus terrible qui soit. Même question : est-ce que cela m'est propre, sollicité par « un peu » de sadisme venant de Patrick, ou est-ce au contraire que je suis effrayé de ce que mon inconscient a détecté à mon insu ? Certes, en sollicitant certainement ce qu'il peut y avoir de sadisme en moi...

Les sphères sont autant de couilles. D'ailleurs, elles sont fichées chacune au sommet d'une excroissance verticale de cet être, excroissances que l'on pourrait dire phallique. Mais la pénétration de cette pointe dans les « ballons » pourrait évoquer l'acte sexuel. Ces ballons seraient donc des sexes masculin-féminin, couille-vagin.

Pour l'instant les bouches restent ouvertes en O. J'ai depuis longtemps sur mon ordinateur une photo trouvée sur internet montrant un totem du musée de l'homme (ou du quai Branly !) à côté duquel posait une femme faisant la même bouche en rond : voilà l'explication : cette femme ressemble à une de mes ex ! En effet, deux jours auparavant, je devais voir cette mienne amie et elle avait finalement annulé. Je l'avais parfaitement compris et je n'en avais conçu aucune animosité. Consciemment ! Car, inconsciemment, cela ne pouvait que me rappeler la lointaine époque où nous étions ensemble et où elle me faisait tourner en bourrique, annulant régulièrement les rendez-vous, ou ne venant pas sans prévenir, ou venant avec une heure ou deux de retard sans voir prévenu. Sexuellement, nous n'avions aucun problème, ça marchait du tonnerre. Sauf que c'était bien la seule chose qui marchait. Pour tout le reste, je n'ai gardé que le souvenir cuisant d'amères déceptions. Elle était castratrice sur tous les autres plans en quelque sorte ! Je la vis toujours comme une porteuse de phallus-vagin mortifère.

Voilà donc ce que m'évoque Patrick.

En effet, je n'ai pas de relation sexuelle avec lui, bien que toute relation convoque de la libido, surtout une relation longue, la notre allant sur ses dix ans. Par contre, au niveau des rendez vous il a tendance à être assez capricieux.

C'est une appréciation qui se discute. Discutons. Pendant des années, je l'ai reçu le mardi et le vendredi à 16h30. Le vendredi, il me faisait régulièrement un caca nerveux de ce que je le faisais attendre une heure. En effet, ce jour là, il sort de l'hôpital de jour à 15h30, et il attend donc une heure dans la salle d'attente que ce soit l'heure de son rendez vous, car je le prends bien à 16h30. Quelques fois, lorsqu'une place précédente se libérait, je le prenais avant.

Récemment, j'en ai eu marre de ses cacas nerveux du vendredi, et j'ai décidé de le prendre à 15h30 en interpolant mes rendez vous. Après tout, si c'est possible, pourquoi pas, plutôt que de l'entendre se plaindre la moitié de la séance au lieu de parler d'autre chose. Mais 15h 30 le mardi, ça ne convenait pas au responsable de l'hôpital de jour, m'a-t-il rapporté. Cet endroit ferme à 16h et il aurait été dommage qu'il n'en profite pas jusqu'à la fin. Pour y faire quoi ? Des coloriages. Ça l'emmerde, mais ça le calme en même temps.

Je sais qu'il est vain de se heurter de front l'institution et de toute façon, c'est à nous de nous débrouiller de nos contraintes respectives. J'ai tenté de lui proposer : mardi à 16h et vendredi à 15h30. Mais ça décale tout mon calendrier, ce qui m'a emmené à me tromper vis-à-vis d'autres personnes que j'ai faites attendre par méprise. Il y a même une personne particulièrement colérique qui a profité de l'affaire pour arrêter ses séances. C'était aussi

bien. C'était quelqu'un de tellement emmuré qu'il ne se passait rien. Je n'en veux pas à Patrick pour ça.

Patrick a été témoin de quelques uns de ces bugs en salle d'attente, et je ne lui ai pas fait mystère des problèmes que ses exigences me posaient. Alors, tout récemment, sans que je ne lui ait rien demandé, il m'a proposé : « faisons 16h et 16h mardi et vendredi. Le vendredi, je peux attendre ½ heure, c'est pas comme attendre une heure ». j'ai accepté avec joie cette proposition spontanée qui arrange tout le monde.

Ça a l'air d'enculage de mouche, ces histoires, mais en effet il s'agit de savoir qui fait la loi et qui a le phallus.

J'en ai parlé peut-être ici, déjà et en tout cas dans ma vidéo « doute et certitudes » (<https://www.youtube.com/watch?v=NidT70eTyc8&feature=youtu.be>) : sa vie est basée sur la certitude qu'il a tué, étant enfant, un autre enfant, et qu'il en a rendu un deuxième aveugle. Après y avoir cru de nombreuses années, à plusieurs reprises j'ai pu l'interroger sur la réalité de ce souvenir. Au moins deux fois, il a convenu que ce pouvait être un fantasme. La dernière fois qu'il m'en a parlé c'était pour me dire : « je doute ». Ce qui n'est pas mal, je trouve.

La réalité du souvenir est basée sur le fait que « c'est son père qui le lui a dit ». Chaque fois, j'avais fait remarquer qu'il n'avait pas été témoin direct de la mort, ni de l'enfant aveugle : il ne le savait que par son père. Son père pouvait être compris comme faisant la loi de manière absolue sur la réalité même. « Tu vas bien travailler à l'école, comme ça, quand tu seras grand, tu auras un bon salaire, tu retrouveras l'enfant que tu as rendu aveugle et tu lui serviras la moitié de ton salaire toute la vie ». Il faisait donc aussi la loi sur le destin. Pour se redonner une place de sujet, Patrick n'avait trouvé comme issue que d'en rajouter : « et il deviendra mon meilleur ami, et il habitera chez moi ».

Est-ce cela qui est en jeu sur ces petites querelles d'horaires de séance ? Est-ce la monstrueuse figure castratrice de mon rêve ?

Dans celui-ci, les employés chargés de torturer les gens sont donc Patrick et mon examie chinoise. Je ne peux pas dire que ces histoires d'horaires m'aient tourmenté plus que ça. Et pourtant il faut bien que je me rende à l'évidence : l'inconscient n'était pas de cet avis.

Il se trouve que j'avais commencé à interpréter ce rêve avant celui qui précédait, dans la même nuit. Le voici :

Je suis en séance avec Patrick et il part dans une colère terrible. Je me roule en boule dans une couverture sur le canapé en essayant de protéger ma tête avec mes bras. Je vois cependant que je suis dans un environnement de papier peint entre le vert et le bleu.

C'est à ma grande surprise que je m'entends parler du même Patrick dans le haut parleur de l'Iphone sur lequel j'avais enregistré cela en pleine nuit.

Le papier peint entre le vert et le bleu c'est ma mère et son regard sur moi. Dans mon enfance tardive, ma mère m'a dit à plusieurs reprises : « qu'est-ce que tu étais mignon quand tu étais petit ! Tu avais les yeux bleus ! ». ça laissait supposer que, maintenant, je n'étais plus mignon, ayant alors les yeux verts. Vérification faite, j'ai toujours les yeux bleus, mais cette remarque de ma mère avait induit chez moi une sorte de daltonisme qui me faisait confondre les verts et les bleus. Elle avait trouvé ce moyen de faire la loi sur cette portion de réalité qui, de fait, m'a échappé un temps. Maintenant je suis guéri, mais on peut y voir un rapprochement avec l'aveuglement dont Patrick se sent coupable.

Ce regard de ma mère est donc castrateur. La confusion des couleurs métaphorise la confusion des sexes et le fait que je ne plaisais plus à ma mère. Tant que, petit, j'étais son

phallus, tout allait bien (et encore ça se discute) mais quand j'ai eu des velléités d'en avoir un, métaphorisé par le changement de couleur des yeux, c'était fini.

16 ans. Samedi après midi à Carcassonne. Je me dirige en tremblant vers mon premier bal. Rencontre inopinée avec ma mère qui rentre à la maison. « Où vas-tu ? demande-t-elle ?

- au Païcherou.
- c'est quoi ?
- un dancing
- tu vas danser, toi !?
- ben voui, pourquoi pas ?

Et, ma mère attrapant le col de mon imper crème :

- mais regarde comme tu es attifé ! Les filles ne voudront pas de toi ! »

Ok, merci maman, j'avais besoin de tes encouragements ! Encore une prescription sur l'avenir qui s'avère castratrice et qui, toutes proportions gardées, rencontre les prophéties du père de Patrick.

Mon rêve me révèle que j'ai peur d'une éventuelle colère de Patrick. J'ai déjà eu à en subir, lorsqu'il était mécontent d'attendre une heure. Moi aussi, j'étais mécontent quand j'attendais des heures que ma mère vienne jouer avec moi, et qu'elle ne le faisait pas, même si elle avait dit qu'elle le ferait. C'était aussi le cas de figure avec mon ex-amie chinoise.

Mon second rêve en dit plus long sur la nature de ma peur : castration et mort.

Pourtant les colères de Patrick n'étaient pas terrifiantes. Je les supportais pas mal, bon an, mal an. Il n'y a pas, dans son histoire, d'acte violent... sauf ce qu'il raconte dans son enfance, le meurtre et l'aveuglement, qui me rappellent singulièrement ce qui est arrivé à un certain Œdipe. Donc, à moi ; mais moi, je l'ai reconnu comme pur fantasme.

Le rêve vient-il m'avertir de me méfier de ses colères, qui pourraient tout d'un coup devenir meurtrières ? Ce serait encore tomber dans l'esprit prophétique, ce dont je me méfie fort. Il faut se rappeler que l'histoire d'Œdipe n'a pu avoir lieu que grâce à la croyance aux prophéties de la pythie. Révèle-t-il seulement la force du fantasme fondamental ? Il semblerait le même chez lui et chez moi, comme tout le monde finalement : Œdipe et castration. Alors, à quoi cela sert-il ?

Cela sert au moins à de l'éprouvé. Ce n'est pas pure conception de cette structure, mais un sentiment très fort, réactivé dans la chair et dans l'affect.

Le rêve mélange tout. Ce n'est pas seulement un rêve sur Patrick. C'est avant tout un rêve de moi fabriqué par le narcissisme du sommeil, c'est-à-dire le repli sur soi des fonctions psychiques. Il est d'ailleurs mis en scène comme tel dans le second rêve : le fait de me cacher sous les couvertures énonce que je refuse, au moins à ce moment là, de me laisser entamer le narcissisme par mon analysant. Pour le moins, me voilà informé d'une résistance à son égard.

Il est vrai que, de le voir depuis des années enfermé dans son écrasant sentiment de culpabilité relatif à ses « crimes » de l'enfance, de le voir admettre le côté fantasmatique de ces crimes, puis retomber dans une croyance en leur réalité, ceci plusieurs fois, ça m'amène à douter de ses doutes.

Au fond, dans mon rêve, je suis aussi effrayé par cette figure monstrueuse que lui par ses « actes » passés. Car dans mon rêve, je crois en la réalité de ce monstre. C'est juste qu'au réveil, je n'y crois plus, alors que lui, si. Est-il enfin réveillé ? J'en doute.





Courbet : « l'origine du monde »

Un certificat de paternité noir sur blanc

Un rêve :

à Marseille, ça se passe dans une salle d'attente d'aéroport ou de gare, à moins que ce ne soit un bar. Je rencontre un arabe à la coupe afro et un gros monsieur noir, au nez crochu et aux cheveux longs. Ils sont tous les deux psychiatres. Le noir me déclare en plus qu'il vient du Congo. Je lui parle aussitôt de ma « dame aux démons » qui vient aussi du Congo. Il me demande quel traitement elle a. Je réponds que, pour les médocs, je ne sais pas trop mais que moi, je suis psychanalyste et je traite plutôt son image du corps. Mais comme c'est l'heure de mon départ, je ne peux pas m'attarder, je dois rentrer à Paris. Je le trouve très sympathique et donc, Je lui laisse ma carte en lui disant que je lui posterai les articles où j'en parle. Il me laisse aussi sa carte.

Je m'embarque dans ma vieille ami 8, la voiture que j'avais quand j'avais entre 25 et trente ans.

Je traverse un échangeur routier extrêmement complexe aux multiples embranchements. Partout des ouvriers s'activent à casser le bitume. Je me demande comment la circulation peut continuer et, pourtant, elle continue. Un ouvrier m'impressionne particulièrement. Transporté à grande vitesse par un véhicule circulant au bord de la route, à l'extérieur, il s'attaque au bord du bitume avec une barre de fer qu'il maintient en permanence contre ce bord qui se déglingue au fur et à mesure de son avancée.

Je passe sans problème cet échangeur. Un peu plus loin je me gare sur un grand parking désert, en suivant une Mercedes qui vient aussi se garer là. Je vais sans doute manger un sandwich avant de poursuivre la route.

Je pense que tout le monde connaît la « dame aux démons » qui vient me voir trois fois par semaine depuis 15 ans. J'en ai beaucoup parlé au décours de nombreux articles et je lui avais consacré un chapitre de mon livre « le rêve de l'analyste ». Elle est noire, assez enveloppée, et elle vient du Congo. Elle était possédée par plusieurs démons et elle ne l'est plus. Elle se disait morte, sans corps ou une poupée de plastique, elle ne le dit plus. Elle a donc récupéré une vivacité et un corps, mais ce corps ne cesse de lui poser problème notamment sa couleur. Depuis pas mal de temps, elle me téléphone au moins deux fois par jours en plus des séances, parce qu'elle tient absolument à me dire, dans l'urgence, la dernière « vérité » que dieu vient de lui révéler.

Après de multiples versions de son engendrement (elle est le Christ, c'est-à-dire le fils et en même temps le père et la vierge Marie), celui-ci s'est stabilisé autour de ceci : son père n'est pas son père mais son grand frère qui l'a recueillie et amenée en France, et s'est donc comporté comme un père à son égard, sauf qu'il aurait violé sa mère pour engendrer mon analysante.

Ensuite, le questionnement s'est porté essentiellement sur la couleur de peau. Pendant des années, elle m'a dit qu'elle était chinoise et qu'elle attendait son nouveau corps, par lequel tout le monde verrait cette vérité. Le corps est venu, mais ça ne va pas. Voilà qu'elle insiste pour se dire française (c'est vrai) et blanche (ehu...), car elle déteste les noirs qui lui ont fait tant de mal (viols etc). Je parlais de la vivacité qui lui est revenue et en effet, elle parle très fort, elle est en colère. Elle m'appelle pour insister, contre tout son entourage, sur le fait qu'elle n'est pas folle, qu'elle n'est pas noire, que dieu le lui a dit. Parfois, très rarement, dieu change d'avis et lui dit qu'elle est noire. Dans ces cas là, je deviens croyant et j'abonde dans le sens de dieu. Sinon, je me borne à entendre et lui dire que j'ai entendu.

Je décèle dans tout cela une lutte intérieure entre son désir d'être elle-même, c'est-à-dire ce qu'elle désire être, et ce qu'on lui a collé sur le dos par origine : une peau porteuse des abandons et effractions diverses qu'elle a connus. Elle s'insurge et se met en colère contre la réalité de son corps et de son histoire, qui commence à pointer.

Je ne peux qu'accompagner ce mouvement de retrouvailles avec un corps, mouvement qui ne va pas sans violence, soubresauts et retours en arrière.

Et je dois dire qu'elle me bassine un peu avec ses appels téléphoniques incessants et les multiples versions d'une histoire qui change tout le temps. Je vous ai épargné les tours et les détours de la « vérité » divine aussi changeante et complexe que les embranchements de mon échangeur onirique. Comme tous mes analysants, elle a mon N° de téléphone. Personne n'en abuse, sauf elle, mais c'est le juste retour des abus qu'elle a subi. Depuis 15 ans je suis le seul repère stable de sa vie. Je me dis que, pour continuer à faire office de repère, je dois répondre. Je dois être là, non pour comprendre la dernière vérité qui tombe,

mais juste pour l'entendre. Évidemment lorsque je suis en entretien, je décline l'appel, mais souvent je rappelle dès que j'ai 5 minutes pour lui montrer que je suis là : je ne l'abandonne pas.

N'empêche, c'est lourd.

Le rêve est une tentative d'élaborer tout cela.

Il y a peu, j'ai du refaire mon passeport, le précédent étant périmé. À ma grande surprise, les papiers que j'ai du remplir me demandaient la date et le lieu de naissance de mes parents. Pour ma mère je m'en souvenais, mais pour mon père, si je me rappelais du lieu, Marseille, je ne me souvenais pas de la date. 1911, septembre, oui, mais le jour ? Par hasard nous sommes en septembre. J'ai écrit à la mairie de Marseille. Celle-ci m'a répondu qu'elle ne délivrait d'acte de naissance que pour une date précise. Elle me fournissait cependant gentiment l'adresse une association généalogique qui pourrait faire ces recherches pour moi. J'ai écrit à cette association qui m'a réclamé en retour un chèque de 6 €. J'ai envoyé le chèque, avec une enveloppe timbrée pour la réponse.

Pendant tout ce temps là, j'étais sur des charbons ardents. Je venais de m'inscrire à un voyage à Bali en fin d'année et j'avais absolument besoin de ce passeport. Je me retrouvais en défaut de paternité, comme mon analysante qui s'en était reconstruite une par bricolage. J'éprouvais *a minima* ce que c'est que d'avoir un manque d'origine. C'est donc à partir de là que je la comprends, à entendre dans l'étymologie, com-prendre : prendre avec soi, en soi.

Finalement je me suis rappelé que, dans ma bibliothèque, traînait le journal qu'avait rédigé mon père pendant des années, sur des cahiers d'écoliers. J'en avais hérité à sa mort. Je me suis précipité là-dessus, lisant toutes les pages de septembre dans tous les cahiers. J'ai fini par tomber sur une mention « aujourd'hui, c'est mon anniversaire », notée un 22 septembre. Accessoirement, ou peut-être pas, ça m'avait permis de me replonger dans la vie de mon père, quoiqu'à part le factuel et le temps qu'il fait, il n'en dise pas grand chose.

Vous comprendrez à présent pourquoi j'étais à Marseille la nuit dernière. Et quel jour étions-nous, le jour d'avant ? Le 22 septembre. J'ai donc replongé dans le mystère de mes origines et je l'ai couplé malgré moi aux difficultés d'origine d'Estelle, ma Dame aux démons. Toutes proportions gardées, je l'entends à travers le lieu où, moi aussi, j'ai éprouvé un défaut de filiation. Ou plutôt : un défaut de mémoire quant à la filiation. Estelle m'a dit aujourd'hui, très clairement : « Je n'ai pas d'identité. Ce n'est pas qu'il s'agit de l'Afrique, de l'Europe, de l'Amérique, de l'Asie ou de l'Océanie, c'est que je suis la mère de toutes les nations. Cependant je suis française ». Et là, j'ai vigoureusement approuvé, car c'est vrai (enfin, la dernière phrase). Voyez que, malgré la disproportion, mon inconscient nous a quand même placé au même endroit.

En racontant ce rêve à ma stagiaire, le matin, je cherchais le mot pour décrire le nez du psychiatre noir de mon rêve. Cette fois, il m'est venu : « courbé », et j'ai aussitôt vu devant moi la fameuse toile de Courbet, « L'origine du monde ».

Du coup, le reste du rêve s'interprète aisément. Ce formidable échangeur doit être une représentation du transfert : le lieu où l'on échange des représentations et des sentiments. Les ouvriers s'échinent à casser l'asphalte, c'est-à-dire la peau noire de la route. J'ai donc repris à mon compte la méprise originelle d'Estelle, au même titre que la question du père. Mais cela va plus loin. L'ouvrier qui m'épate le plus, qui s'attaque au bord de la route avec sa grande barre de fer, que fait-il sinon enfoncer un outil phallique sous la peau, sur son bord ? Or, si la peau fait bord pour le corps instaurant la limite entre dedans et

dehors, les trous dans la peau sont les instruments de communication entre dedans et dehors c'est-à-dire avec la réalité et avec les autres. Ces trous sont d'autres bords du corps, bords communiquant par opposition au bord limitant qu'est la peau. Ils sont identiques chez tout le monde, sauf le neuvième, le sexe, trou chez les unes, bouchés chez les autres.

Cet ouvrier me fournit une métaphore de l'acte sexuel avec Estelle. Comme je suis le metteur en scène du rêve, je me rends compte que, non seulement je reprends en compte sa protestation contre sa couleur d'origine mais encore, j'ai du désir pour elle. Voilà une assertion à laquelle je ne m'attendais absolument pas, et ceci d'autant moins que ses demandes incessantes ont tendance, en ce moment, à m'agacer sérieusement. Peut-être les entends-je pour ce qu'elles sont : demande d'amour, voire désir sexuel aussi. Mais à son propos je ne suis pas elle, je ne peux pas dire que je reprends aussi à mon compte son désir pour moi. Par contre, grâce à ce rêve, je peux énoncer quelque chose de pertinent quant à mon désir.

Cet ouvrier pourrait aussi être celui qui a procédé à ce dont elle se plaint : l'excision. Et puisque l'idée m'en vient, très après coup, c'est qu'elle est vraie, en même temps que la précédente. Elle m'a souvent dit que faire l'amour ne lui apportait pas de sentiments. C'est son expression. Mais dans les derniers temps elle se plaignait de ce que ça lui faisait mal spécialement sur ses seins ; c'est à cette « poque qu'elle a demandé refuge à l'hôpital pour éviter les assauts de son compagnon. Mon rêve en tient compte : la pénétration de la barre de fer phallique fait éclater le bord de la route, c'est-à-dire le bord de la peau au niveau du sexe. C'est un rappel de « l'excision » c'est-à-dire vraisemblablement de la castration mais autant garder son terme à elle.

Je ne vais évidemment pas passer à l'acte, c'est absolument interdit. Mais j'ai assez d'expérience pour avoir compris que le sexe en tant que neuvième porte (http://une-psychanalyse.com/neuvieme_porte.pdf), est le fondement de l'image du corps. C'est ce qui est au travail en elle en ce moment, me rappelant comment je me suis moi-même construit : pas sans désir.

J'ai oublié de vous parler de l'arabe à la boule afro. Cela s'associe à un travail que j'avais fait il y a pas mal d'années, que j'avais intitulé « l'Afrique de Joséphine » (http://une-psychanalyse.com/l_afrique_de_josephine.pdf)

Il y était question du rêve d'une analysante qui se voyait sur le divan et, se tenant debout à ses pieds, deux jumelles coiffées de la même boule afro. Elle avait vite compris que cela faisait de son corps un phallus, les deux jumelles le complétant comme l'image des couilles. L'Afrique fait le pont entre les deux séries de représentations. Le nez du noir de mon rêve, qui est par ailleurs un homme, prend évidemment une figure phallique, et même précisément de femme phallique puisque cela m'a évoqué aussitôt Courbet et l'origine du monde. D'autant qu'une autre analysante m'a raconté dans la semaine un rêve où elle coupait carrément le nez de son père. Le nez du noir plus la boule de l'arabe, ça fait un ensemble corporel phallique nécessitant deux corps pour en évoquer la forme. C'est peut-être que, comme dans le rêve de Joséphine, l'analyste et l'analysante s'y mettent à deux pour construire un phallus.

Estelle s'est plaint pendant fort longtemps d'avoir été excisée, tout en précisant qu'au Congo, on n'excise pas les femmes. L'injustice de son exception la faisait beaucoup souffrir. Mais comme auparavant elle se plaignait d'être née garçon et d'avoir été castrée, je me suis dit qu'elle avait révisé son opinion à la lumières de ses connaissances du monde : on ne castre plus les hommes mais par contre, dans certaines contrées d'Afrique, on

continue d'exciser les femmes. Par cela seul, son fantasme de castration pouvait trouver un écho dans la réalité. On voit bien que le fantasme inconscient ne s'embarrasse pas avec de telles approximations : le nez, le corps entier, la chevelure, le clitoris et les lèvres, une barre de fer, l'asphalte, tout peut être phallique et risquer la castration.

Pourquoi, alors, mon bonhomme est-il seul et arabe ? Bah, il n'est pas seul : il vient tenir compagnie à son homologue africain. À eux deux ils font la paire, phallique côté noir, couillue côté brun.

Dans l'article référencé ci-dessus, j'expliquais comment les jumelles de Joséphine, qui étaient café au lait, étaient une autre façon de mélanger le noir et le blanc soit, la coupure fondamentale entre poils pubiens et peau. Chez un autre analysant, cela apparaissait sous la forme du gris du ciment des toilettes, dans une scène primitive où il voyait son père empêcher sa mère d'avorter de lui-même. Chez moi c'était une hallucination adolescente où noir et blanc se suivaient sans forme et sans coïncidence temporelle. Chez les chinois, c'est le signe du Tao où noir et blanc se tournent autour sans se mélanger.

Je ne sais encore pas trop comment cela s'articule avec l'insistance d'Estelle à se vouloir blanche, comme elle s'était vue garçon à l'origine. Sans doute est-ce un moyen pour l'inconscient d'évoquer le mélange que nous faisons, à deux, pour fabriquer un phallus et d'avoir la même peau utilisant le mélange noir et blanc.

Dans la semaine qui a suivi, Estelle m'a téléphoné plusieurs fois pour me parler de sa peau et de ce que lui disait dieu à ce sujet. Dans la dernière séance de ce jour où j'écris, elle me dit : « dieu est noir, je le sais maintenant, seigneur Jésus aussi, la vierge Marie aussi. C'est lui qui m'a fait et pourtant pour la couleur de peau il ne m'a pas encore fait. Il m'a dit : pour toi je ne sais pas encore si je te ferai blanc ou noir. Il ne veut pas me faire noire parce que les blancs, ici, m'aiment plus que les noirs. Les noirs ne m'aiment pas. Alors je ne sais pas si je vais être blanc ou noir. Qu'est-ce que vous en pensez M. Abibon ?

- eh bien, puisque vous dites que dieu est noir... il peut difficilement vous faire différente de noire !

- ah merci M. Abibon ! quel soulagement !

Mais le lendemain je devais la recevoir en urgence, elle était catastrophée : dieu lui avait dit que sa mère n'était pas sa mère, mais la vierge Marie. Je l'ai reçue deux fois la même journée et, à la deuxième, elle s'est jetée dans mes bras en pleurs. À la séance suivante, elle se disait à nouveau blanche.

La 9^{ème} porte qui achève la construction du corps

Un rêve :

Plusieurs « malades » essayent de pénétrer chez moi. ça se passe dans mon entrée, mais (antichambre). C'est pas la même qu'ici. J'essaie de les foutre dehors les uns après les autres. L'un d'eux revient sans cesse. Je ferme la porte sur lui, mais il y a toujours un bout de corps qu'il arrive à interposer entre la porte et le chambranle. Quel bout de corps, ce n'est pas clair, pas plus que l'identité de ces gens. Comme je ne veux pas lui couper un doigt ou quoique ce soit, j'y vais doucement mais fermement. Il revient, il revient ; finalement j'arrive à fermer la porte. Je suis épuisé.

La veille au soir Estelle m'avait réveillé à 11h 30 alors que j'étais endormi depuis à peine une heure.

C'était au moins son quatrième ou cinquième appel de la journée. Et celui-ci était particulièrement agressif : « Pourquoi vous me mentez, M. Abibon ? Pourquoi vous ne dites pas la vérité ? Je ne sais plus qui je suis, je vais me suicider ! » Depuis quelques semaines les appels téléphoniques se multiplient, tous les jours, en plus de ses trois séances hebdomadaires. C'est ainsi depuis qu'elle a reconstruit un corps qu'elle n'avait pas. Depuis, elle se cherche une identité, car un corps sans identité, c'est visiblement insupportable. Or, elle change d'identité et de parents tous les deux ou trois jours. Tant qu'elle n'avait pas de corps et qu'elle se disait morte, ça ne la dérangeait pas plus que ça. Disons que ce n'était pas ça le problème. Elle était venue possédée par des démons qui sont partis dans le courant de la cure. Ensuite elle s'est construite des identités de substitution qui, bien que changeant continuellement, semblaient la satisfaire. Elle était successivement et dans une même séance, le Christ, dieu le père et la Vierge Marie.

Maintenant, ça ne le satisfait plus. C'est pour ça qu'elle me téléphone dans l'urgence : dieu vient enfin de lui révéler la vérité sur elle-même, mais ce n'est jamais la même vérité. Même si elle ne dit plus qu'elle est dieu le père ni le Christ. Par contre elle se dit enfant de dieu. Nous progressons ! Elle s'interroge sur ses parents qui ne cessent de changer, notamment ces derniers temps où sa mère n'est plus sa mère, celle dont elle m'avait parlée pendant 15 ans, mais la Vierge Marie. Il s'agit sans doute de retomber sur terre, et cet atterrissage se fait lentement en se dépouillant peu à peu des oripeaux divins.

En fait, je suis la seule référence constante pour elle, depuis 15 ans. C'est pour ça qu'elle m'appelle, pour que je confirme ce que dieu a dit. En général, je dis : « puisque vous le dites... » ou « puisque c'est dieu qui le dit... ». C'est une façon de mettre l'accent sur le sujet de l'énonciation et non sur la vérité de l'énoncé. Mais quand un doute se fait jour et qu'elle m'interpelle, me demandant ce que j'en pense, c'est l'indice que "dieu" ne suffit pas et qu'elle fait appel à moi comme autre. Alors je lui rappelle ce que je sais d'elle et de son identité, qui pour moi ne change pas tous les 4 matins. Je lui rappelle aussi que dieu ne dit pas les mêmes vérités selon les jours.

Bref, elle me pompe littéralement ma substance afin que je la soutienne avec. J'ai tenu très longtemps mais, là, j'ai du mal à suivre. Je ne pensais pas que mon inconscient pouvait fabriquer de telles réactions de rejet.

Pour essayer de faire dans la théorisation, je n'appellerai pas ça injonction paradoxale. Le paradoxe suppose : A et nonA coexistent, ils sont vrais tous les deux. Mais là, ni A ni non A ne sont vrais. Rien ne tient. Ils ne coexistent pas, ils se suivent dans le temps, comme si le premier n'existant plus au regard du second. La contradiction ne se manifeste pas comme telle.

En général, elle se déclare apaisée après chacun de ses appels. C'est bien pour ça que je la laisse continuer, malgré la charge que ça représente pour moi. Je me dis que, d'être son seul référent constant depuis si longtemps, c'est un statut qui ne peut se refuser. À d'autres qui ont suivi cette voie d'intrusion permanente ou une voie similaire, j'ai mis des limites. Mais ce n'était pas du tout le même cas. Elle, je lui ai laissé la porte ouverte, eu égard à la gravité de son état.

La dernière fois que je l'ai eue au téléphone elle criait : « pourquoi vous me mentez M Abibon ? Je suis un enfant de dieu, alors pourquoi moi ? Pourquoi on m'a excisée, pourquoi on m'a tuée ? Vous savez bien, M. n'est pas ma mère, elle m'a enlevée, ma mère, c'est la Vierge Marie. Pourquoi vous ne me dites pas la vérité sur mon identité ? ». à quoi j'ai répondu en m'imposant un peu au milieu de son cri en prononçant ses noms et prénoms.

Mais ça ne servait à rien, elle continuait de hurler : « si vous me dites pas la vérité M. Abibon, je viendrais plus vous voir, je vais me suicider. »

Ça m'a alerté. D'autant que pour la première fois, l'appel ne l'avait pas apaisée, et elle a raccroché sans dire au revoir comme une personne dans une grande colère. Quelque part je me suis dit : « bon débarras ». Ça ne se fait pas de penser cela, mais on n'est pas toujours maître de sa pensée. J'ai aussi pensé appeler l'hôpital qui s'occupe d'elle, où je travaille également, afin de les alerter. Je me suis retenu pendant 24h, le temps de peser le pour et le contre, puis j'ai appelé son médecin prescripteur, en lui demandant d'envoyer des infirmiers chez elle pour voir ce qui se passe.

Oui, j'ai pensé « bon débarras », car j'étais épuisé, je ne savais plus comment lui répondre. C'est étonnant quand on pense à mon rêve précédent dans lequel je m'identifiais à elle dans son problème de peau, puis je la baisais. Ce rêve, à y regarder d'un peu plus près, dénotait déjà un paradoxe : à la fois je reprenais sa haine d'elle-même en voulant lui décapter la peau et en même temps, je m'introduisais sous sa peau. C'était une identification à son agresseur, imaginaire ou réel, violeur et exciseur.

Maintenant, c'est elle qui veut s'introduire chez moi, une intrusion que je rejette, toutefois en prenant soin d'éviter la castration (ne pas lui couper un bout de corps). C'est elle qui viole mon intimité.

«Bon débarras » fait partie de ces pensées que je me reproche en même temps que « elle délire à pleins tubes ». Est-ce à mettre dans le même panier ?

Le lendemain elle me téléphonait à 10h du soir pour s'excuser et me dire qu'elle avait jeté son compagnon à la porte. Elle me disait qu'il était dehors dans le couloir et ne voulait pas s'en aller. Elle avait appelé les flics. Il se retrouvait donc dans la position des « malades » de mon rêve que je refoule de l'autre côté de la porte. Je suis donc encore une fois identifié à Estelle. C'est une identification inconsciente, qui est peut-être la partie immergée de l'iceberg, la partie émergée étant la défense contre l'identification à une folle par le « diagnostic » populaire (« elle délire ») et le « bon débarras ».

Puis je l'ai revue le lendemain encore, à sa séance habituelle. Elle m'a accueilli d'un sourire et d'une révérence. Elle s'y est excusée encore, me jurant qu'elle ne me parlerait plus jamais mal comme elle l'avait fait. Elle était énervée contre son homme, disait-elle, et c'est pour cela il fallait que cette pression sorte. Elle a précisé : « ce n'était pas contre vous, c'était parce que je ne connaissais pas la vérité ».

Comme toujours, je n'ai plus qu'à la croire. Pour me rassurer un peu plus, j'ajoute encore un peu de sens de mon cru : de même que dans mon rêve, je reprends ses propres fantasmes sur sa couleur de peau et les viols qu'elle a subis, de même elle m'a crié dessus comme elle criait sur son compagnon.

Dans un premier temps elle avait demandé la protection de l'hôpital contre lui. Aujourd'hui elle est parvenue à se défendre elle-même en le mettant à la porte et en commençant les démarches pour mettre tous les papiers et surtout toutes les allocations à son nom propre et non plus à leurs deux noms.

Au fond elle avait raison de m'engueuler parce que, dans mon rêve, j'étais moi aussi un violeur contre lequel il fallait se défendre. En effet, tant qu'elle n'avait pas de corps, son compagnon pouvait la violer tant qu'il voulait. Elle m'en parlait en me disant juste, d'un ton de regret : « je n'ai pas de sentiments ». Récupérant peu à peu un corps, elle avait commencé à se défendre de ses assauts. Cette fois, ça lui faisait mal ! D'où l'hospitalisation qu'elle avait demandée. Mais cette fois elle l'a mis à la porte. Le rêve de la porte était antérieur de quelques jours. Il ne s'agit donc pas seulement de mettre une limite à une relation envahissante : si cette porte est celle du sexe (*La 9ème porte* de Roman Polanski : http://une-psychanalyse.com/la_porte_de_1_in_fini.pdf), elle se ferme en dénotant la limite que vient de prendre l'image du corps. Le corps n'est plus absent ni mort, il vit dans la mesure où les échanges avec les autres sont limités par les trous dans le corps, qui peuvent s'ouvrir ou se fermer en fonction de circonstances.

D'où, chez d'autres personnes, ces troubles que sont anorexie, boulimie, constipation, diarrhée, cécité et surdité psychologique, et tous les autres troubles de l'alimentation aussi divers et variés que l'imagination humaine peut en concevoir. Le trou



clé de tous les autres, c'est le sexe, le seul à être différent sur certains humains, le seul à être de nature anatomique ouvert ou bouché par un appendice, différence interprétée comme castration. C'est cette différence qui s'institue comme modèle de la différence entre la surface et le trou. D'où, cette fois les problèmes de surface que sont, chez d'autres personnes, les eczémas, psoriasis, acné, et autres maladie de peau.

D'où, chez Estelle, sa préoccupation constante, depuis qu'elle a un corps, sur la couleur de sa peau.

Il me semble qu'Estelle dit de plus en plus qu'elle est noire. En cette dernière séance, elle m'a sorti la formule : « comme vous l'avez dit, je suis noire ».

À ma grande surprise, aux séances suivantes, elles m'apporte les papiers lui annonçant l'attribution de son allocation handicapée adulte : elle veut entreprendre les démarches pour qu'ils ne soient plus « qu'à son nom » (le nom de son compagnon y est associé). Je crois que c'est à entendre au sens fort : *à son nom*. Puis elle me parle beaucoup d'habits, mais cela fait un moment déjà qu'elle se préoccupe de ses vêtements, depuis qu'elle a un corps et qu'elle doit le trouver pas mal puisqu'elle cherche à le rendre encore plus joli. Cela conforte aussi la fonction de contenant du vêtement : ce qui matérialise pour les autres les limites à ne pas franchir, la différence entre le dedans et le dehors. À peine un peu plus au-delà, cela invite à réfléchir sur la beauté comme partie intrinsèque de l'image du corps, malgré toutes les protestations idéalistes affirmant la préséance de la beauté d'âme.

Enfin, elle me dit qu'elle est bien et bien en train de naître et que je suis son papa ! C'est la première fois que j'entends ça, et j'avoue que ça me fait bien plaisir. En fin de séance, elle m'explique pourquoi elle m'appelle parfois en pleine nuit : « je m'ennuie, dit-elle, j'ai envie de parler et vous êtes un ami, je n'en ai pas d'autre. Mais je ne vous dérangerai plus, je comprends que vous avez aussi votre vie et besoin de repos ». Et elle me serre dans ses bras.

C'est une confirmation de ce que, non seulement elle existe mais qu'un autre existe pour elle en dehors d'elle, avec des désirs et des limites spécifiques, pas en fusion avec elle.

Savoir (diagnostic) et réaction inconsciente

Je remarque que, lorsque je reçois quelqu'un qui a de telles difficultés, il peut m'arriver de penser « elle délire à pleins tubes ». Ce n'est pas la première fois que je le remarque et que je me dis que je ne devrais pas, car j'ai peur que cela érige une barrière entre ce sujet et moi. Penser que l'autre délire est en effet un bon système de défense quand notre logique habituelle est attaquée par des contradictions aussi massives, dont l'interlocuteur me dit qu'il s'agit de réalité. J'ai reçu il y a peu une nouvelle personne au dispensaire, qui m'a aussitôt parlé des multiples viols qu'elle avait subi, sans manifester la moindre émotion. Elle parlait aussi des gens qui la regardent dans la rue, de son téléphone qui était sur écoute. J'ai reconnu quelque chose d'Estelle et, dans le même temps s'est formulé en moi la phrase « elle délire à plein tubes » que, dans le même temps, je me fustigeais de penser. Des collègues m'ont déjà dit que ce type de réflexion correspondait au fait que mon inconscient faisait déjà le diagnostic. Je ne suis pas d'accord avec ça : le diagnostic est un savoir, l'inconscient est le refuge de ce que je ne veux pas savoir. Or toutes ces réflexions se passent tout à fait consciemment dans ma tête. Le rêve tel que celui que je

viens de raconter propose des pensées qui n'ont rien à voir avec un diagnostic, comme on a pu le constater. C'est toute la différence entre des reliquats du savoir dont on m'a gavé dans l'université et dans les écoles, savoir qui s'accorde tout à fait à l'attitude populaire consistant à se défendre de l'autre trop étranger en le rangeant dans la catégorie de l'étranger, justement : fou, psychotique, pas comme nous en tout cas !

Je crois qu'il en est ainsi chaque fois qu'un désaccord se manifeste avec un autre notamment dans les références à la réalité. On rencontre aussi ce phénomène dans les disputes entre intellectuels lorsqu'il s'agit de se référer à la réalité d'un texte que chacun a pu lire différemment. La réalité court le risque de s'effondrer et, sinon elle, la conception que je m'en fais, dangereusement attaquée par l'autre. C'est comme si le sol se dérobait sous mes pieds et en dernière instance, comme si moi-même je risquais de m'effondrer. On n'existe que dans un rapport à un environnement et des autres qui le peuplent et qui en parlent grossièrement de la même façon. En d'autres termes, la psychose porte la menace de transmission, comme s'il s'agissait d'une maladie contagieuse. C'est une croyance qui existait autrefois. Elle perdure encore aujourd'hui chez pas mal de monde, y compris sous couvert de diagnostic savant qui se propose donc inconsciemment comme une sorte de prophylaxie de la folie.

Il est aussi certain que des phénomènes de foule peuvent entraîner toute une population dans une folie collective, comme par diffusion contagieuse. On l'a vérifié autrefois avec le nazisme et le communisme, on le retrouve aujourd'hui avec l'islamisme. Ce genre de folie entraîne des catastrophes aux dimensions planétaires.

La menace qui revient dans mon rêve sous la forme d'un monstre est donc sérieuse.

Lorsque quelqu'un me raconte le récit de sa vie, je n'ai aucun moyen de vérification. Son histoire, c'est sa mémoire, non la mienne. Évidemment, lorsque que quelqu'un me parle de ses dialogues avec dieu, de sa lutte contre des démons qui la possèdent, voire qui prennent la parole en séance à la place de la personne, je n'ai pas de doute quant à l'irréalité de ces phénomènes. Cependant, je les tiens pour vrai au sens du sujet de l'énonciation : il est vrai qu'il l'a dit. Et c'est souvent ainsi que je réponds lorsqu'on m'interpelle sur ce que j'en pense : « si vous le dites... il est vrai que vous l'avez dit ». Curieusement, ce genre de réponse apaise à tout coup les personnes qui se sentent en effet entendus comme sujets, le contenu de l'énoncé n'étant pas, finalement leur principal souci : ce n'était qu'un faire-valoir.

Les clefs du mystère féminin

On aura noté l'apparition furtive d'une sculpture de Chantal Lorio. Cette œuvre est particulièrement parlante. Je vais donc y revenir un peu. La tête de cette femme est remplacée par une corne d'abondance d'où ruisselle un torrent de lettres. Elle a donc des choses à dire, ou à écrire, et c'est déjà ce que fait Chantal Lorio à travers le mode d'expression qu'elle s'est choisie.

Ces lettres coulent de source vers la source de toute vie, ainsi que le rappelait



Courbet, précédemment cité. Mais pour décoder les messages qu'elles diffusent, il faut la clef du code. Elle s'en entoure à profusion, comme Estelle fermant la porte à son homme (voir com plus bas). Encore une fois, c'est de cette rupture que peut se fermer l'image du corps, comme limite entre le dedans et le dehors. On ne peut plus pénétrer dedans comme dans un moulin, il faut le code de la porte, et la clef de ce code, c'est le phallus. Une représentation se caractérise par le fait qu'elle peut être présente en l'absence de l'objet représenté. Je peux me représenter Estelle lorsque, ici, j'en parle, bien qu'elle ne soit d'évidence pas dans mon écrit. Ce dernier ne vous fait part que de la façon dont je me la représente, c'est-à-dire la façon dont elle entamé ma mémoire afin d'y laisser une trace

articulée aux autres traces qui y sont déjà, la mémoire de mon histoire personnelle. Ma représentation ne peut être autre que subjective.

Or, le phallus est le seul organe qui peut à la fois être là et pas là, en fonction du corps auquel on se réfère. Il est donc la référence corporelle princeps qui organise tout le processus de la représentation : c'est la clef de la serrure, que l'on voit fatidiquement « en représentation » à la place où l'on pense qu'il pourrait être, au bas-ventre d'une femme.

Après, ce qu'il y a à déchiffrer... eh bien Chantal nous a fourni les lettres, à nous de trouver les mots. À chacun son histoire, il peut la projeter à loisir sur cette œuvre.

Conclusion

On l'aura remarqué, ces rêves renvoient à des analysants qui me posent problème. Il y a longtemps que j'ai éliminé le mot de « psychotique » de mon vocabulaire. Ce vocable désignerait en effet quelqu'un dont la « structure » serait fondamentalement différente de la mienne. Heureusement, tous ne sont pas comme ça. La fonction du rêve est assez claire : élaborer c'est-à-dire symboliser la difficulté à intégrer ces relations. Je suis soit effrayé, soit perdu, soit épuisé, par la menace de castration et les contradictions. Une porte ou un couverture me devient nécessaire pour me protéger du « monstre » qui me harcèle et menace la stabilité de ma structure. Je risque moi aussi de partir en lambeaux, de voir ma peau éclatée par les ouvriers de l'échangeur transférentiel, je risque la castration que je veux éviter aux intrus, je risque la mort. Tout cela est évidemment imaginaire. Ça ne veut pas dire que ce n'est pas symbolique : c'est une tentative de trouver représentation pour des sentiments qui m'agitent sans que j'en sois conscient, pas plus que je ne suis conscient des sentiments inverses qui sont de l'ordre de la libido.

Cette menace pour la stabilité de mon être représente la psychose en moi, sollicitée par la psychose à laquelle je dois faire face. C'est là où nos « structures » ne sont pas différentes. Donc pas de « psychotiques », mais de la psychose qui circule entre deux, menaçant l'unité corporelle. Ma modalité personnelle fait que je ne suis conscient de cette psychose que par le truchement des rêves qui sont, pour tout le monde, le lieu de refuge de la psychose.

Le rêve est l'accomplissement d'un désir dans la mesure où mes désirs à l'égard de ces analysants-là sont profondément refoulés : il est difficilement avouable, parce que non politiquement correct, de penser « bon débarras », même si cela se dissimule sous les apparences d'un diagnostic. Si la psychose désigne un mécanisme spécifique du refoulement qui consiste à rejeter dans l'extérieur ce qui est insupportable à l'intérieur, alors, cette formule représente le retour de flamme de ce mécanisme : le thérapeute se débarrasse de ce qui lui est insupportable. Les constructions théoriques qui font du « psychotique » un être humain fondamentalement différent participent donc ce mode de fonctionnement excluant autant que conjuratoire. En outre, cela confine à mode de racisme qui ne dit pas son nom. Reconnaître là où nous sommes identiques me semble le premier pas pour réintégrer ces gens dans notre société c'est-à-dire en tout premier lieu, dans notre intérieur psychique.

Il est tout aussi incorrect d'avoir des désirs sexuels dans ce cadre. Tout cela contribue au refoulement des dits désirs et donc à l'inachèvement de leur symbolisation. La

défense contre ces désirs, les positifs comme les négatifs, contribue à établir une défense contre la personne en question. Les rêves, puis leur analyse, achèvent cette symbolisation et contribuent à la dissolution de la méfiance qui établissait une muraille entre les deux, au lieu que ce soit une limite bien comprise avec ses portes que l'on peut ouvrir ou fermer. Ni totale ouverture, ni totale fermeture.

Le rêve est donc le lieu du nouage de la pulsion de mort qui met en œuvre la symbolisation et de la pulsion de vie qui organise un retour du refoulé des désirs interdits dans le cadre l'analyse, en venant rappeler que c'est le passage à l'acte qui est interdit, non le désir ni sa mise en scène onirique.

Néanmoins cela valait le coup de courir le risque, puisqu'au bout, ça se termine par une naissance et de nouveaux auspices pour la relation.

On l'aura compris, cette conclusion n'en est pas une : je cherche, je fais savoir ce qui m'arrive, et j'espère que cela pourra susciter réactions et controverses aptes à nourrir ma recherche en retour, et celle des autres.

8-oct.-16

Epilogue

Ayant retrouvé un corps, un sexe, des enfants, ayant fermé la porte à son « homme », s'étant plaint de la castration pendant des années sous la forme de l'excision, m'ayant appelé « papa », Estelle ne se sent pas mieux : il lui faut faire quelque chose de tout ça. Il lui faut un autre privilégié, et pas n'importe lequel : celui avec lequel elle a fait tout ce parcours, qu'en définitive elle appelait « papa », ce qui est légitime puisqu'en quelque sorte, je l'ai mise au monde. J'ai déjà raconté comment elle en était venue à me téléphoner de plus en plus fréquemment en dehors des séances, et même nuitamment. Elle en était venue à me dire que, ce dont elle avait besoin, c'était d'amour, car elle était très seule, et il n'y avait que moi pour la croire. Elle s'indignait de ce que les services sociaux ne lui donnent pas un logement à Paris, c'est-à-dire proche de chez moi. Elle m'avait même demandé de l'argent, puis elle avait retiré sa demande, disant qu'elle ne voulait pas m'embêter avec ça.

Puis s'est tenu une ultime séance où elle a hurlé pendant une demi heure, établissant le catalogue des injustices qu'elle avait subies et une compilation de tout ce qu'on devrait lui donner, sans dire que je ne le lui donnais pas ; mais quand même, elle avait conclut en disant d'une voix forte : « je ne partirai pas d'ici tant que vous n'avez pas fait quelque chose, M Abibon ! ». Je me suis immédiatement levé en lui signifiant la fin de la séance. Pas de chantage avec moi. Elle n'a pas insisté ; elle est sortie, mais en criant.

À ce jour je ne l'ai plus revue et ses appels téléphoniques ont disparus. Comme si, de n'avoir pu sortir de mon rôle d'analyste, cela lui fermait la porte d'un idéal qu'elle avait construit, mais dont elle ne pouvait se défaire autrement que par la politique du « tout ou rien ». Un corps et pas de partenaire pour ce corps dans la réalité.

Ce n'est pas la première fois que ce genre de mésaventure m'arrive, chaque fois dans un modalité différente, mais toujours avec cette structure : la construction d'un corps, d'un

sujet, son investissement maximum sur le « géniteur » (l'analyste) et un brutal arrêt dû à l'atteinte de mes limites. Quoique, pas toujours.

Je me rappelle une femme qui avait ainsi investi totalement sur moi et qui, un jour que je venais la chercher comme d'habitude dans la salle d'attente, m'a dit : « vous m'avez regardé de travers ». Après cette ultime séance, je ne l'avais plus jamais revue. Ce n'était pas du tout le même cas qu'Estelle. C'était une femme cultivée qui lisait beaucoup, qui avait travaillé et qui ne faisait état d'aucune hallucination. J'ai aussi vécu ce genre de brutale inversion dans ma vie personnelle. Pour emprunter un vocabulaire classique dont j'ai pourtant appris à me méfier, je dirais qu'il s'agit d'un cycle érotomanie-persécution : le sujet aime à la folie, puis bascule d'un coup dans la haine le jour où, vraisemblablement, il se rend compte que l'autre qu'il a tant idéalisé ne peut lui apporter le complément qu'il attend.

Dans mon livre « le rêve de l'analyste », j'avais consacré tout un chapitre à Estelle. J'y montrais comment, de rêve en rêve je me rendais compte combien je résistais à ce qu'elle me « pénètre », jusqu'à ce que cette barrière se dissolve peu à peu, mon évolution permettant la sienne. On vient de voir cette barrière ressurgir (« bon débarras ») du fait de la résurgence en quantité bien plus élevée de sa demande. À l'époque je ne me rendais pas compte que je résistais ; seuls les rêves m'en avertissaient. Aujourd'hui au contraire, sa pénétration est tellement insistant que je ne peux qu'en être conscient. Le rêve de la porte que j'ai analysé plus haut ne fait que le confirmer.

Au fond, c'est une façon de naître. Brutale, mais finalement efficace. De même, avec les enfants, on doit vivre une période de très fort investissement nécessaire à leur développement. Un jour, ils prennent la porte, parfois doucement, parfois brutalement.

16 oct. 16